

JEAN-NOËL JEANNENEY
*président de
la Bibliothèque nationale de France,
ancien ministre,
historien*

Chaque fois que l'on s'est résolu à rendre un hommage public à l'art de Daumier, une évidence a jailli : la mémoire collective, comme on dit – entendez les manuels scolaires, les documentaires du petit écran, les feuilles vendues sur les quais, les ouvrages que l'on retrouve chez les soldeurs ou dans l'antichambre des avocats –, trahit, en le diminuant, cet artiste hors pair ; elle réduit sa trace aux caricatures impitoyables par lesquelles il a fouaillé les ridicules de son époque. Le journaliste, le lithographe, l'ironiste tiennent en lisière le peintre et le sculpteur admirables, loin des hommages collectifs et des reconnaissances publiques.

En 1878 encore, alors qu'il allait quitter la scène, l'exposition organisée par ses amis, sous la présidence d'honneur de Victor Hugo, pour honorer et consoler sa vieillesse démunie, ne réussit pas à démontrer l'ampleur de l'œuvre aux nouvelles générations qui le méconnaissaient pour en avoir trop connu et apprécié les dessins à charge¹. Certes, depuis ce temps lointain, le paysage a changé et Daumier y a sa place désormais parmi les plus grands artistes de son siècle : la grande exposition de 1999 et 2000, au musée des Beaux-Arts d'Ottawa, à la Philips Collection de Washington et au Grand Palais à Paris, a témoigné de l'évolution tout en la parachevant. Si bien qu'aux yeux des connaisseurs, elle est assurément accomplie. Et cependant, pour le grand public, il reste beaucoup à faire.

À vrai dire, l'historien est porté, sinon à se consoler que perdure, aux dépens de Daumier, cette injustice originelle de la postérité, du moins à la considérer avec intérêt pour en nourrir quelques réflexions : car il est enclin à s'interroger sur la manière dont se nouent non pas seulement les faits eux-mêmes mais aussi, au fil du temps, les représentations qui s'en forment. Comment interpréter ce déport du jugement sur Daumier, si durable, sans y voir un signe de la formidable efficacité de la lecture qu'il a faite, comme caricaturiste, de la politique et de la société de son temps ?

Nous avons appris, depuis plusieurs décennies, quel profit l'histoire du pouvoir peut attendre de l'étude des dessinateurs de l'ironie qui dominent leur époque pour en restituer l'esprit, au plus près de sa spécificité et de sa complexité². André Gill, Forain, Caran d'Ache, Grandjouan, Cabrol, Sennep (entre tant d'autres) sont indispensables à la connaissance de la III^e République – comme le sera Plantu à celle de la nôtre, aussi bien. Visitant récemment l'exposition que le musée

¹ Sur la postérité de Daumier, voir Michel Melot, "Daumier devant l'histoire de l'art : jugement esthétique / jugement politique", in *Daumier et le dessin de presse*, Maison de la culture de Grenoble, *Histoire et critique des arts*, Paris, n° 13-14, 1980, p. 159-195, et, du même auteur, "Daumier, l'art et la politique", in *Daumier*, catalogue de l'exposition de 1999 au Grand Palais, Paris, RMN, p. 60-69.

² Voir Christian Delporte, *Les Crayons de la République, dessinateurs et dessin politique sous l'Occupation*, Paris, CNRS, 1995.

du Judaïsme a consacrée à Tim (où se retrouve d'ailleurs un bel hommage au Ratapoil de Daumier), tout à la fois je constatais l'ampleur méconnue des formes de son talent et vérifiais que la connaissance du dernier demi-siècle, en France, ne pourrait pas faire abstraction de quelques dessins sans pareils : ceux-ci, avec le recul, ont fini par incarner dans notre souvenir plusieurs moments intenses de l'histoire de France. Le parallèle est évident.

Depuis la révolution de juillet 1830 jusqu'à l'interdiction de la caricature politique par Louis-Philippe en septembre 1835 (le prétexte étant l'attentat de Fieschi, le motif l'efficacité de cette dérision, devenue insupportable aux gouvernants), Daumier nous permet d'accompagner les péripéties de la vie parlementaire. Il y reviendra plus tard, bien sûr, au hasard des pulsations de la liberté. Mais c'est alors – il a entre vingt et vingt-cinq ans – que son trait fut le plus acéré et le plus lucide. Nul mieux que Baudelaire n'a évoqué l'univers que restitue Daumier : “C'est un tohu-bohu, un capharnaüm, une prodigieuse comédie satanique, tantôt bouffonne, tantôt sanglante, où défilent, affublées de costumes variés et grotesques, toutes les honorabilités politiques⁵...”

⁵ Charles Baudelaire, “Quelques caricaturistes français”, in *Curiosités esthétiques, L'Œuvre*, Paris, Club français du livre, 1955, p. 737.

L'odeur de ces affrontements s'est évaporée avec le temps, et aujourd'hui il faut des notes en bas de page pour éclairer le propos précis de l'artiste. On pourrait donc croire que la curiosité va s'en trouver lassée, mais quand bien même les personnages seraient oubliés et les détails effacés, la grandeur de Daumier s'en accommoderait, parce qu'il surmonte toujours l'anecdote et nous fait accéder, mieux que bien des traités plus pesants, au cœur même d'un régime, d'un système de pouvoir, d'une certaine sensibilité des élites.

Il suffit de s'arrêter, pour s'en convaincre, sur la célèbre lithographie de 1834 intitulée *Le Ventre législatif. Aspect des bancs ministériels de la chambre improstituée de 1834*. Elle renvoie à toutes sortes de portraits-charges parus d'autre part dans *La Caricature*, le journal satirique de Philippon ou à ces admirables statuettes en terre crue colorée que l'artiste a créées à la même époque.

Le burlesque, d'abord, saute aux yeux, fustigeant ces personnages à la fois repus et revêches, alignés côte à côte, dont le regard, pour plusieurs, paraît comme tourné vers l'intérieur. Les embonpoints satisfaits, les grimaces moroses, les confidences moites... Ainsi se trouve fixé le plus intense du ridicule qui accable les bourgeois du juste milieu, avides de protéger leurs affaires et leurs privilèges contre les prolétaires, quitte à les écraser au besoin par le fer et par le feu.

On doit à Daumier de donner à voir le moment d'un pouvoir rassemblé autour du roi des Français (que le crayon de Philippon fixe

18^e Dessin de *L'Association mensuelle* (mois de Janvier)



LE VENTRE LÉGISLATIF.
Aspect des bancs ministériels de la chambre improvisée de 1834.

Cher Robert, gâchez votre dessin.

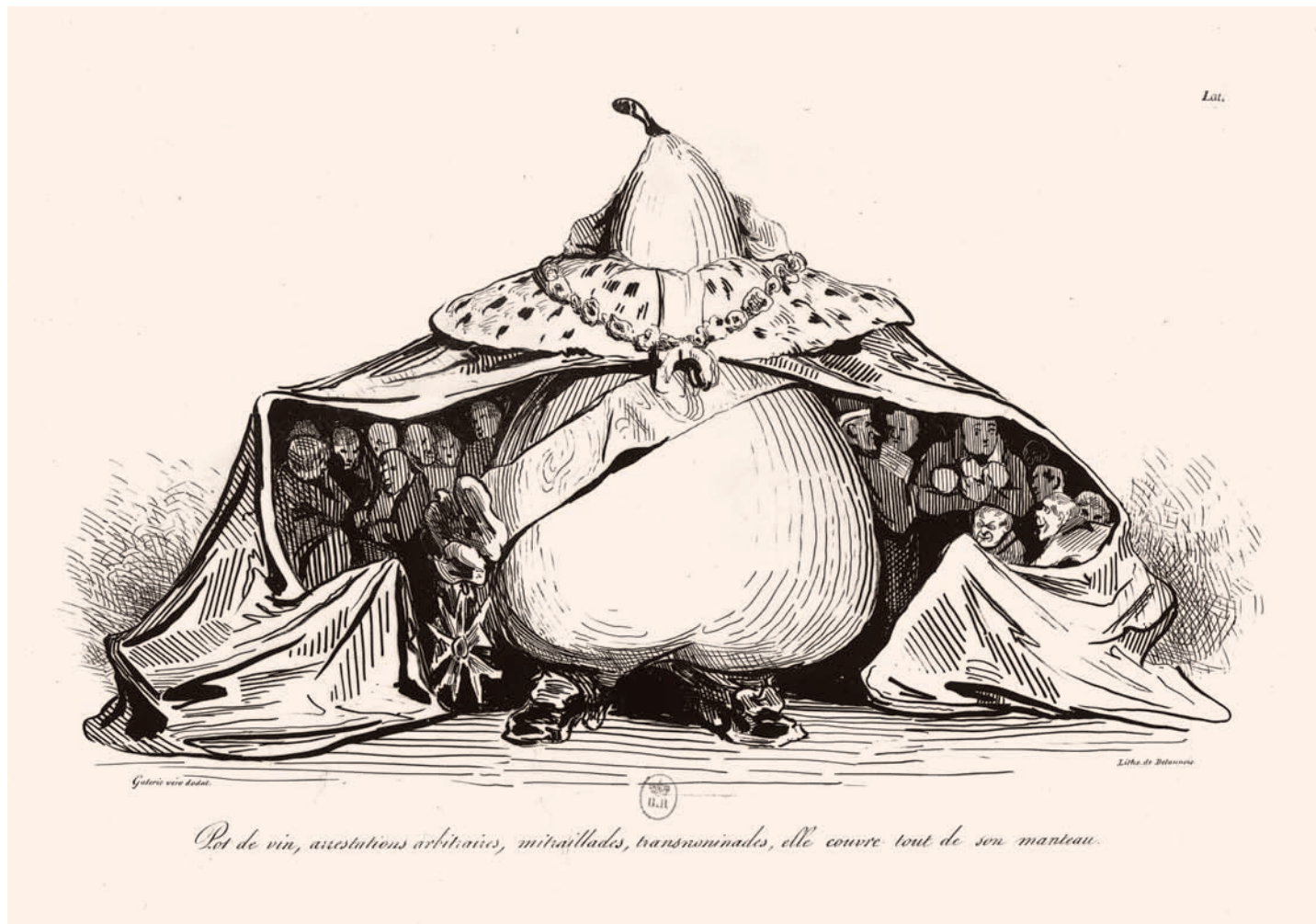
L. de Baugnot, par Fouchardier & Co.

en poire) et d'un François Guizot (qui figure, naturellement, au premier rang de l'hémicycle) invitant ses compatriotes à "s'enrichir par le travail et par l'épargne". Le moment d'une élite satisfaite, qui rêve d'une société hiérarchisée autour des plus heureux bénéficiaires des libertés de 1789 soigneusement rabattues sur l'économie, dont l'esprit d'entreprise, exempt des soucis sociaux, est considéré comme la clef unique des prospérités futures. Le moment d'une Chambre peuplée de fonctionnaires et d'hommes d'affaires où les intrigues des clans se développent à l'intérieur d'un système qui protège, derrière les querelles superficielles, le consensus tacite d'une solidarité de classe, une classe dont les rangs se resserrent aussitôt qu'affleure le péril ouvrier.

Si la gloire posthume de Daumier n'a pris vraiment son envol qu'à partir de 1888, date de la première monographie qui lui fut consacrée (signée par Arsène Alexandre, directeur du *Rire*), et du succès d'une exposition à l'École des beaux-arts sur les caricaturistes et peintres

2
Honoré Daumier
Le Ventre législatif.
Aspect des bancs ministériels
de la chambre improvisée
de 1834
L'Association mensuelle, janvier 1834
Lithographie, LD 151
Association des Amis d'Honoré Daumier

"C'est un tohu-bohu, un capharnaüm, une prodigieuse comédie satanique, tantôt bouffonne, tantôt sanglante, où défilent, affublées de costumes variés et grotesques, toutes les honorabilités politiques..." (Charles Baudelaire)



Pot de vin, arrestations arbitraires, mitraillades, transnoninades, elle couvre tout de son manteau.

3

Honoré Daumier
*Pot de vin, arrestations
arbitraires, mitraillades,
transnoninades, Mr. couvre
tout de son manteau.*

Le Charivari, 1^{er} et 7 septembre 1834
Lithographie, LD 205
Bibliothèque nationale de France,
département des Estampes
et de la Photographie, Paris

*Lors des journées insurrectionnelles
du printemps 1834 à Paris et à Lyon,
les soulèvements populaires, qui
répondent à une crise économique
persistante depuis 1830, sont
violemment réprimés, au prix de
centaines de morts. Pour endiguer
le mouvement, le gouvernement
multiplie les arrestations et les procès.*

4

Michel Melot, *op. cit.*
note 1, p. 68.

de mœurs au XIX^e siècle, dont il était la vedette, il faut y voir l'effet d'une double causalité. D'abord joua le triomphe de la République, encore si incertain dix ans plus tôt : le régime, renforcé contre tout retour possible d'un roi, pouvait désormais saluer en Daumier l'un des contempteurs les plus toniques et les plus efficaces de la monarchie censitaire. Ensuite compta la loi sur la presse de juillet 1881, qui était faite pour ouvrir tout grand le champ de la liberté aux pouvoirs ravageurs de la caricature. Édouard Herriot, chantre et incarnation, dans l'entre-deux-guerres, de la République radicale, pouvait s'écrier, en mars 1929, sans crainte d'être démenti par les siens : "Daumier est des nôtres, montons la garde autour de sa mémoire⁴ !"

Une autre lecture de son œuvre satirique est cependant possible, moins négative, celle que proposait Louis Edmond Duranty, critique d'art et romancier, au moment de la grande exposition de 1878 (à cette date la lithographie du *Ventre législatif* était déjà assez reconnue pour figurer dans l'exposition permanente du département des Estampes de la Bibliothèque

nationale). Il écrivait : “On continue à regarder, le premier choc du comique a cessé ! Un grand courant de vérité s’émeut et s’écoule vers nous. [...] Ils ne sont pas burlesques, ces hommes, ces bourgeois de notre époque ; ils ont un grand et étrange caractère... Ils sont beaux de par l’énergie qu’a mise en eux le crayon puissant et violent de l’artiste. Eh bien ! Où est donc le railleur, le satirique là-dedans ? Que devient le pilori où il croyait les clouer par le grotesque ? Le profond, l’intense sentiment de la vie l’a saisi. Je contemple ces personnages et je les admire ⁵.”

Les admirer ? À chacun son choix. Mais assurément la piste est bonne. On trouve chez plusieurs de ces personnages contraints par le souci du paraître et de la respectabilité, une sorte d’énergie concentrée, inquiète et bougonne, qui nous conduit au cœur même de la première révolution industrielle. Cet univers a eu sa grandeur, en effet, parmi les formidables égoïsmes en marche, parmi les bonnes consciences étalées, parmi les raideurs des propriétaires dont l’angoisse se sentait menacée par la poussée du peuple.

Au demeurant cette passion créatrice, cette ardeur vitale impliquaient, dans ce monde obsédé par les prospérités matérielles, et raidi par une impitoyable bonne conscience, de formidables duretés. Elles sont présentes partout dans l’hémicycle que peint Daumier, au-dessus du “banc des ministres”. Et du *Ventre législatif* il faut toujours rapprocher une autre œuvre immortelle de Daumier : *Rue Transnonain, le 15 avril 1834* (ci-après p.30).

Au cours des insurrections populaires, à Paris, la troupe a tiré sur les habitants d’une maison. Baudelaire rend compte ainsi de la lithographie qui en montre l’effet : “Dans une chambre pauvre et triste, la chambre traditionnelle du prolétaire, aux meubles banals et indispensables, le corps d’un ouvrier nu, en chemise et en bonnet de coton, gît sur le dos tout de son long, les jambes et les bras écartés. Il y a eu sans doute dans la chambre une grande lutte et un grand tapage, car les chaises sont renversées, ainsi que la table de nuit et le pot de chambre. Sous le poids de son cadavre, le père écrase entre son dos et le carreau le cadavre de son petit enfant. Dans cette mansarde froide, il n’y a que le silence de la mort ⁶.”

Ce contraste entre deux univers restitue fidèlement la couleur d’une époque où, pour les bourgeois louis-philippards, les Français exclus du vote sont à la fois, dans les villes surtout, nécessaires et redoutables : à la fois

⁵
Cité par Ségolène
Le Men, *ibid.*, p. 175.

⁶
Charles Baudelaire,
op. cit. note 3, p. 739-740.



4

Honoré Daumier

Rue Transnonain, le 15 avril 1834

L'Association mensuelle, 18 juillet 1854

Lithographie, LD 135

Bibliothèque nationale de France,
département des Estampes
et de la Photographie, Paris

En avril 1834, la rue Transnonain à Paris est le théâtre de violents affrontements lors des journées insurrectionnelles : les habitants d'un immeuble sont massacrés pendant leur sommeil par la garde civile. "Dans cette mansarde froide, il n'y a que le silence de la mort" (Charles Baudelaire).

“classes laborieuses et classes dangereuses”, pour reprendre une formule fameuse de l’historien Louis Chevalier. Il ne s’agit pas, pour les députés, de les séduire, comme les électeurs désignés par leur fortune, mais de les contenir, de les refouler et au besoin de les briser. Une autre lithographie fameuse, contemporaine des deux autres, intitulée *Ne vous y frottez pas* (voir ill. p. 55), nous montre un jeune et vigoureux imprimeur aux bras musclés, isolé au premier plan par une inscription flamboyante, “Liberté de la presse”. À l’arrière-plan, à droite, on voit Charles X vaincu et à gauche des personnages incarnant l’aristocratie et le clergé qui gesticulent en vain. Ainsi s’annonce, pour l’avenir, l’avènement d’une République fondée sur de nouveaux équilibres. Mais il faudra attendre...

Doit-on, devant l’œuvre de Daumier, s’en tenir là en saluant l’admirable reportage qu’il propose, si brutalement concret, rue Transnonain, sur l’horreur des déchirements civils ? Edmond de Goncourt notait dans son journal, le 30 avril 1878 : “Chez lui, la réalité bourgeoise a parfois une intensité telle qu’elle arrive au fantastique⁷.” Ce propos en forme d’hommage ultime sonne juste. Quand le talent cède la place, chez Daumier, à une sorte de génie, c’est qu’il paraît s’élever soudain au-dessus du territoire bien cerné des mesquineries affichées, des médiocres manœuvres et des froids réalismes ; c’est que, surmontant les parages particuliers où s’incarnent les vaillances et les vigueurs du siècle au travail, il touche à l’universel.

En célébrant un jour en Daumier le “Michel-Ange de la caricature”, Michelet, sans craindre l’emphase, a touché une vérité. Reprenez la collection de ses dessins parlementaires de ces années-là : par-delà les coups si rudes portés aux ridicules du système représentatif tel qu’il se dessine, par-delà la dénonciation des faiblesses personnelles de ses serviteurs obsédés par la volatilité des électeurs, par-delà ce qu’il nous apprend sur les vaillances et les acharnements d’une époque en mouvement, ses personnages semblent parfois s’arracher à cette période si lourdement matérielle.

Leur passion, qui bouscule les prudences et les lignes, les projette jusque dans un monde presque onirique. Et tandis que l’historien se retire sur la pointe des pieds, laissant sa place au citoyen, voici qu’ils incarnent soudain, dans leur maintien, leur regard, leur corps étiré ou déjeté, les cruautés du pouvoir que parfois, dans la cité des hommes, certains, déchirés entre le prestige des apparences et le taraudage des angoisses cachées, parviennent un moment à faire peser sur les autres.

⁷
Journal des Goncourt, Paris,
Robert Laffont, coll.
“Bouquins”, t. II, 1989,
p. 776.

ACTUALITÉS.

127



Chez Aubert Pl. de la Bourse.

Imp. Aubert & Co

Lilliputiens essayant de profiter du sommeil d'un nouveau Gulliver.

I

Honoré Daumier

*Lilliputiens essayant de profiter
du sommeil d'un nouveau Gulliver*

Le Charivari, 20 et 21 mai 1850
Lithographie, LD 2010
Bibliothèque nationale de France,
département des Estampes
et de la Photographie, Paris

Face aux progrès des Montagnards aux élections partielles du printemps 1850, le gouvernement promeut une loi (31 mai 1850) restreignant le suffrage universel, en écartant des urnes les condamnés politiques et tous ceux qui ne peuvent pas justifier de trois années de domiciliation dans le même canton. Le monde ouvrier, très mobile et favorable à la Montagne, est ainsi écarté par la loi.